



HEP TAXI : Daniel Cohn-Bendit



Daniel Cohn-Bendit : Bonjour jeune homme. Vous êtes libre ?

Jérôme : Oui.

Daniel Cohn-Bendit : Alors, on y va. Ça se ferme ?

Jérôme : Oui. Et vous, vous êtes libre ?

Daniel Cohn-Bendit : Oui, je le suis presque. Presque libre. Alors on va à la RTBF. C'est ça ?

Jérôme : Ah ben ça, je sais où c'est.

Daniel Cohn-Bendit : Vous savez ?

Jérôme : Ah ben oui.

Daniel Cohn-Bendit : Alors c'est déjà pas mal. On est bien parti.

Jérôme : Ça, c'est sûr. Bienvenue !

Daniel Cohn-Bendit : Il fait beau, hein !

Jérôme : Oui.

Daniel Cohn-Bendit : Au mois de novembre.

Jérôme : Je suis content d'avoir un pensionné, tous les autres courent dans la ville à cette heure-ci.



Daniel Cohn-Bendit : C'est vrai, je suis un jeune retraité. C'est vrai. Enfin, oui, je fais trop de choses mais enfin ça va.

Jérôme : Quoi, vous n'avez pas prévu une petite retraite peinard ?

Daniel Cohn-Bendit : Non, mais il faut faire des choses parce que sinon c'est la sclérose, après c'est Alzheimer, après si on ne s'agit pas les méninges ça ne va pas.

Jérôme : Surtout si on les a à ce point agitées toute sa vie.

Daniel Cohn-Bendit : Oui.

Je suis libre, je fais ce que je veux

Jérôme : Vous n'avez plus d'emploi.

Daniel Cohn-Bendit : Ben si, je suis tous les matins sur Europe.

Jérôme : C'est vrai ?

Daniel Cohn-Bendit : Donc, c'est pas un emploi mais voilà...

Jérôme : Quand même hein.

Daniel Cohn-Bendit : Et puis à part ça, non. A part ça, je suis libre. Je suis libre, je fais ce que je veux, à part être tous les matins sur Europe, c'est déjà...

Jérôme : C'est un joli constat de pouvoir dire « je suis libre, je fais ce que je veux », c'est pas mal hein.

Daniel Cohn-Bendit : Oui, c'est déjà un truc... ben oui, j'ai assez travaillé pour être libre qu'à la fin je ne sois pas libre, c'est quand même ridicule.

Jérôme : Ça arrive à plein de gens, de travailler toute leur vie très fort et de ne pas être libre à la fin de leur vie, je peux vous dire que ça arrive à plein de gens. Vous le savez très bien.

Daniel Cohn-Bendit : Oui, mais alors ils n'étaient peut-être pas libres en travaillant. Il faut, je ne sais pas, une recherche de liberté... Oh, la rue Molière.

Jérôme : Oui. Vous voulez dire que les gens qui n'ont pas une retraite paisible, qui doivent continuer de bosser alors qu'ils ont bossé tout le temps, ça veut dire qu'ils ne sont pas assez combatifs et ils n'ont pas été assez bons ?

Daniel Cohn-Bendit : Non, c'est pas méchant, c'est... on peut, on doit essayer dans la vie d'opter pour la liberté, la liberté de pouvoir faire ce qu'on veut, de dire ce qu'on a dans la tête, ne pas se soumettre à certaines conventions.

Jérôme : Comment on fait ?

Daniel Cohn-Bendit : Comment on fait ? On est comme Obélix, on tombe à sa naissance dans un bain de liberté.

Jérôme : Ça a été votre cas ?

Daniel Cohn-Bendit : Je ne sais pas. Des fois j'ai l'impression. Des fois j'ai un peu l'impression.

Jérôme : Ce bain de liberté c'est quoi ? L'éducation qu'on vous a donnée ?

Daniel Cohn-Bendit : Oui, c'est l'éducation, c'est... oh je ne sais pas, oui, c'est de me laisser peut-être un peu... de me laisser vivre depuis que j'étais petit, un peu, de ne pas me contraindre à être autre chose de ce que je suis.



Un film pendant la Coupe du Monde

Jérôme : Vous avez des enfants ?

Daniel Cohn-Bendit : Oui.

Jérôme : Vous êtes parvenu à ce qu'ils deviennent exactement ce qu'ils voulaient être ?

Daniel Cohn-Bendit : Oui, je crois. J'ai des enfants et ma femme a un fils aussi d'un autre mariage. Ça va. Avec qui j'ai tourné un film, qui est cinéaste, avec qui j'ai fait un film au Brésil.

Jérôme : Pendant la Coupe du Monde.

Daniel Cohn-Bendit : Pendant la Coupe du Monde. Exactement.

Jérôme : C'était quoi ?

Daniel Cohn-Bendit : C'est un road movie, c'est-à-dire que j'avais une idée, j'avais été en 84 au Brésil et là, j'ai vécu la révolte contre la dictature militaire, et j'ai vu des footballeurs arriver sur la pelouse avec une grande banderole « Gagner ou perdre pour la démocratie ». Il y avait un joueur mythique, Sócrates, dont j'ai fait la connaissance, etc... et pour moi c'était toujours l'exception brésilienne, le mystère de footballeur vraiment s'engageant politiquement. Ce qui est rare. Et donc pendant la Coupe du Monde je voulais en fait voir ce qui restait de ce mythe, de Sócrates. Et avec cette idée, j'ai traversé le Brésil pendant la Coupe du Monde et bon, j'ai traversé plusieurs situations, rencontré des gens, et filmer ça et c'était en fonction de la Coupe du Monde mais ce n'était pas sur la Coupe du Monde.

Jérôme : Et il restait quoi, de cette révolte de Sócrates et du fait que voilà un footballeur qui s'engageait ?

Daniel Cohn-Bendit : Il reste un mythe. Un grand mythe. Et il reste, ben il y a par exemple son frère Rai qui a joué à Paris, qui est un grand joueur aussi, son petit frère cadet, qui a une fondation où il dépense beaucoup... où il a mis beaucoup de son argent pour que des jeunes, entre 14 et 17 ans, non entre 9 et... puissent justement avoir une certaine éducation, c'est des jeunes de favelas, et justement pouvoir réaliser un peu leur vie. Donc, c'est une recherche d'égalité. Donc, par exemple son frère reste quelque chose... on discute des heures avec lui de pédagogie, je veux dire que ce n'est pas souvent qu'en Europe, on puisse discuter de pédagogie avec un footballeur champion du monde. Voilà, il reste... Mais bon il y a... c'est un pays formidable, il y a une énorme inégalité mais il y a des gens qui luttent... Voilà, c'est un peu ce que j'ai essayé de capter. Puis il y a des choses que personne n'a vues. Par exemple au match d'ouverture, vous avez vu le match d'ouverture ?

Jérôme : Oui.

Daniel Cohn-Bendit : Vous avez vu la cérémonie d'ouverture au début ?

Jérôme : Oui, je l'ai vue.

Daniel Cohn-Bendit : Vous avez vu les trois gamins qui balançaient des colombes ?

Jérôme : Il me semble...

Daniel Cohn-Bendit : Il y avait les joueurs...

Jérôme : Je me souviens des arbres, des hommes arbres...

Daniel Cohn-Bendit : Non, mais après, il y avait déjà les joueurs au rond central et il y avait trois gamins, un Blanc, une Black et un Indien, qui ont balançaient des colombes de la Paix. Ça, vous l'avez vu à la télé. Vous auriez pu le voir. Et puis, en fait moi, je ne l'ai vu que le



lendemain dans les journaux, j'ai vu une photo, l'Indien a sorti une banderole où il était marqué « demarcação ». Ce que personne n'a vu d'ailleurs.

Jérôme : Ce qui veut dire ?

Daniel Cohn-Bendit : «La démarcation », voilà, c'est-à-dire que les Indiens, il y a une revendication des Indiens de sécuriser leur territoire, de leur donner un espace de vie, et donc il avait cette banderole, et moi j'ai été à la recherche de cet Indien qui était à 3, 4 heures de Sao Paulo, de son village et voilà, c'est des histoires comme ça que je raconte. Et ce qui est intéressant, c'est que t'as plus d'un milliard de personnes qui regardent l'ouverture de la Coupe du Monde et personne n'a vu ça. La FIFA a censuré ça.

L'engagement, c'est la curiosité

Jérôme : C'est quoi le point commun de tout ce que vous avez fait dans votre vie, de l'engagement politique en Allemagne, l'engagement politique pour l'Europe, à ce film au Brésil pendant la Coupe du Monde, c'est quoi le point commun à tout ça ?

Daniel Cohn-Bendit : La curiosité. Moi je crois que quand on fait quelque chose, il faut être curieux. Il faut avoir envie de connaître, d'apprendre, de voir, de se confronter, et donc moi j'ai toujours essayé justement de ne pas être là où on m'attend toujours. Mais aussi d'aller là où tout d'un coup j'ai l'impression qu'il faut aller, il faut comprendre même si ça ne correspond pas à une image qu'on a de moi...

Jérôme : Par exemple ?

(son GSM sonne).

Daniel Cohn-Bendit : Où on en était ? Oui, je veux dire, il y a, quand on fait de la politique, ou on a une idéologie fermée, ou on a des idées, et puis on a une réalité, il faut toujours en permanence confronter les idées. Et là, voilà, j'avais un rêve, une histoire... - C'est marrant le mec, là. J'avais vu la même chose à Sao Paulo, tiens. Et j'avais une idée du Brésil, une histoire que j'ai vécue il y a 30 ans, et puis voilà je voulais savoir ce qu'il en était. Une certaine curiosité. Voilà, c'est ça le point commun.

Vous êtes né où ?

Jérôme : Vous êtes né où ?

Daniel Cohn-Bendit : A Montauban.

Jérôme : A Montauban ! C'est joli Montauban ?

Daniel Cohn-Bendit : Je ne sais pas, j'ai quitté Montauban j'avais 2 mois. Enfin je suis passé après...

Jérôme : Vous êtes allé où alors ?

Daniel Cohn-Bendit : Mes parents sont allés après à Cailly-sur-Eure, c'est à 2 heures de Paris. Pendant la guerre, mes parents avaient une maison d'enfants pour des petits enfants juifs dont les parents avaient été déportés, et après ils avaient une autre maison d'enfants juifs après la guerre, d'enfants dont les parents n'étaient plus là.

Jérôme : Parce que vous, vous êtes né en 45.

Daniel Cohn-Bendit : Je suis né en 45.



Jérôme : Vous avez été conçu juste après le Débarquement.

Daniel Cohn-Bendit : Exactement. Mes parents ont pris ça comme décision qu'une autre vie pouvait être commencée.

Jérôme : Et vous habitez en France jusqu'à quel âge, alors ?

Daniel Cohn-Bendit : J'ai habité en France jusqu'à d'abord à l'âge de 13 ans, après, mon père a quitté... mes parents étaient plus ou moins séparés et mon père a quitté la France... non, mes parents avaient émigré en 33, mon père était avocat, il devait être arrêté après l'incendie du Reichstag, il défendait les gens de Gauche, mes parents ont été à Paris, ils ont été d'abord à Paris puis pendant la guerre dans le Sud à Montauban où ils ont passé la guerre, avec mon frère qui est né en 36, et après la guerre, en 50, mon père est rentré en Allemagne pour être avocat. Mes parents étaient plus ou moins séparés. Il s'est établi à Francfort, et dans les années 50-55, il est tombé malade, il a eu un cancer, ma mère est rentrée en Allemagne pour le soigner un peu, c'était en 58, donc j'ai été dans un internat en Allemagne jusqu'au Bac, et après je suis revenu à Paris. C'était en 66. Et en 68, j'ai été expulsé. Voilà. Et je suis retourné en Allemagne, j'ai vécu 10 ans en Allemagne, et puis après, voilà.

Jérôme : Résumé.

Daniel Cohn-Bendit : Résumé rapide. Oui.



Entre la France et l'Allemagne

Jérôme : Vous gardez quoi de la petite enfance, avant d'aller en Allemagne, de vos 0-13 ans ?

Daniel Cohn-Bendit : Ben, moi j'étais à l'école primaire à Paris... D'abord, ma mère était intendante d'un lycée juif, un lycée internat à Paris. Donc, j'allais souvent les mercredis et jeudis là-bas, il y avait des gens sympas, le mari de la cuisinière, c'était un réfugié espagnol, il m'emmenait toujours voir des matchs de foot, des courses cyclistes, etc. et puis, l'école



primaire, je garde... j'ai un bon souvenir de l'école, c'était marrant. J'arrêtais pas de parler, donc...

Jérôme : Déjà.

Daniel Cohn-Bendit : Oui, l'institut essayait... voilà, on avait des points, des bons points ou je ne sais plus quoi, et ma mère m'a dit : si pendant un mois, j'arrivais à garder le maximum de bons points... je ne sais pas, j'aurais quelque chose, et au bout d'une semaine, je lui ai dit : il faut que tu ailles voir l'institut. Alors l'institut lui a dit : oui, voilà, il y avait un conflit dans la classe et l'institut dit à un élève : « mais tu me prends pour quoi ? », et moi de derrière, je dis « pour un con ». Mais je voulais juste dire : voilà c'est vrai, c'était la vérité, donc l'institut a fait semblant d'être furieux mais il a raconté à ma mère qu'il s'était vraiment marré, c'était drôle. Voilà, j'étais bien, j'étais bien à l'école, après j'ai été au lycée pendant 2 ans à Paris. J'ai gardé une enfance joyeuse. Je ne voulais pas quitter la France...

Jérôme : J'imagine.

Daniel Cohn-Bendit : Voilà ça, j'étais très triste, ça a été difficile.

Jérôme : Surtout que la raison du retour, c'était la maladie de votre père.

Daniel Cohn-Bendit : Voilà, c'est ça, mon père est mort, j'avais 14 ans et puis, ma mère est morte, j'avais 17 ans.

Jérôme : Ah, vous avez eu ça, vous.

Daniel Cohn-Bendit : Oui. Donc, à 17 ans, j'étais orphelin. J'avais mon grand frère, qui a joué un rôle très important, qui a 9 ans de plus que moi.

Jérôme : On se remet de ça ?

Daniel Cohn-Bendit : Ben, j'ai l'air de ne pas m'en être remis ?

Jérôme : Je ne sais pas, je ne vous connais pas.

Daniel Cohn-Bendit : Oui, enfin oui, ben ça m'a forcé à être beaucoup plus autonome très tôt, donc, disons qu'on s'en remet, ça reste une blessure narcissique, une blessure très forte mais en même temps, ça m'a obligé à faire ma vie.

Jérôme : Et quand est-ce que dans ce cas-là, vous revenez en France ? C'est au décès de votre maman ?

Daniel Cohn-Bendit : Non, je reviens en France après avoir passé le Bac en Allemagne, je voulais faire mes études en France. Donc, je reviens, non, je reviens 2 ans après.

Jérôme : Ok. Et là, vous allez foutre un sacré boxon.

Daniel Cohn-Bendit : Oui, il y a eu un sacré boxon. Est-ce que c'est moi qui vais foutre le sacré boxon, ça reste à prouver, mais c'est vrai que j'étais un haut-parleur d'un mouvement qui a un peu ébranlé la France mais pas seulement la France.

La conscience politique en 1968

Jérôme : Vers 66-67 vous avez 20 ans, 21 ans, 22 ans, vous avez une conscience politique ou absolument pas ?

Daniel Cohn-Bendit : Oui, oui, moi je vais... vous savez à l'école où j'étais, l'internat en Allemagne, c'était une école assez libre, il y avait un parlement des élèves, j'avais été très tôt président du parlement, très jeune, un des plus jeunes, le plus jeune président du parlement,



j'avais inventé une campagne électorale dans l'école, où j'haranguais les élèves du premier étage, sur la fenêtre...

Jérôme : C'est donc déjà une maladie de jeunesse.

Daniel Cohn-Bendit : Voilà, une maladie de jeunesse. Donc, j'avais une conscience... Puis après, j'étais un libertaire, je faisais partie d'un petit groupe anarcho-libertaire dès que je suis arrivé en France.

Jérôme : Et là, vous vous inscrivez en Fac de sociologie à Nanterre ?

Daniel Cohn-Bendit : D'abord, je m'inscris en Fac de sciences pour faire des maths, je suis resté 15 jours, même pas, et après, je me suis inscrit en socio à Nanterre, oui.

Jérôme : Vous vous souvenez du mois d'avril 1968 ?

Daniel Cohn-Bendit : Oui, oui.

Jérôme : C'était comment ?

Daniel Cohn-Bendit : Ben, le tout a déjà commencé en mars. Donc, le mois d'avril, c'était déjà un truc très mouvementé... Ben, je commençais à émerger, disons, dans l'espace politique, les médias ne savaient pas très bien comment me prendre, je sais que j'étais invité à la radio par exemple une fois et, le matin, une émission, c'était France Inter, et puis, je ne suis pas arrivé là-bas, pourquoi, parce qu'en sortant de chez moi, j'ai été arrêté parce que quelqu'un avait porté plainte contre moi, puis comme j'étais allemand, je risquais l'expulsion, les flics m'ont gardé, ... et donc, le type à la radio dit : vous voyez, ils ne sont pas sérieux ces gens, ils ne viennent pas, on leur donne rendez-vous, il attend ½ heure, 1 heure etc... donc vraiment, il a vraiment... il m'a insulté pendant tout le temps. Alors, après quand il a appris que j'étais arrêté, quand même il était mal quoi.

Jérôme : Mais si on reprend alors le cours, janvier 1968 par exemple...

Daniel Cohn-Bendit : Oui.

Jérôme : Qu'est-ce qui se passe ? Vous vivez dans quel monde ? Et qu'est-ce qui ne vous plaît pas dans ce monde-là ?

Daniel Cohn-Bendit : Moi je vis en janvier, ben je vis à la Fac de Nanterre... Ben, moi c'est pas ce qui me... voilà, c'était une Fac où il y avait beaucoup... on remettait en question les études, j'étais curieux, j'allais en cours de socio discuter avec les profs, j'intervenais à tout bout de champ, voilà, moi j'étais bien à la Fac, je critiquais, je contestais, c'était ça, ma vie en janvier.

Jérôme : Et puis, l'étincelle c'est quoi au mois de mars ?

Daniel Cohn-Bendit : Oh, l'étincelle c'est... il y a eu des arrestations d'étudiants, on a occupé un bâtiment administratif, et c'est ça qui a été l'étincelle. Après, ils ont fermé la Fac, on s'est retrouvés à Paris, on a occupé la Sorbonne, blablabla... C'est ça, quoi. Et c'est là où j'ai émergé dans l'espace public et après, il y a eu cette fameuse photo où on me voit tout souriant face aux flics, là ça a été...

Jérôme : Je l'ai là !

Daniel Cohn-Bendit : Oui.

Jérôme : Photo de Gilles Caron. C'est sublime, hein.

Daniel Cohn-Bendit : Mais c'est cette photo qui m'a fait. Moi, je suis un enfant de Gilles Caron. Cette photo, c'est tout mai 68.

Jérôme : En quoi c'est « tout mai 68 » ?



Daniel Cohn-Bendit : C'est une partie, c'est pas tout mais c'est cette ironie, ce défi, c'est Till l'Espiègle qui défie le pouvoir.

Jérôme : Et ce qui est intéressant, vous disiez ?

Daniel Cohn-Bendit : C'est que donc le petit-fils de Gilles Caron a fait un stage chez moi, 2 ans avant que je parte du Parlement. Et ils m'ont fait cadeau... En fait, Gilles Caron a fait quelque chose de formidable, c'est qu'il a fait une photo 360°, il a tourné 1 fois autour de moi et du flic et ils m'ont offert toute la série de photos.

Jérôme : Génial.

Daniel Cohn-Bendit : C'est très beau.

Jérôme : Mais vous étiez un gamin en colère ?

Daniel Cohn-Bendit : C'est pas la colère, j'étais un gamin contestataire. Pas la colère. C'est pour ça que j'avais un côté beaucoup... la colère des fois, on est furieux et il y a quelque chose d'angoissant, non, moi j'étais contestataire, j'étais hilare. Je trouvais que le monde c'était... c'était pas insignifiant, c'était ennuyeux, voilà, c'était ça, moi. C'est pour ça que les médias étaient surpris de mon langage qui était très... ce n'était pas le langage politique traditionnel quoi. C'est peut-être resté comme ça jusqu'à aujourd'hui.

Jérôme : C'est la plus belle partie de votre vie, Mai 68 ?

Daniel Cohn-Bendit : Alors là, c'est une question... c'est UN moment extraordinaire. Mais il y a eu d'autres moments. C'est comme si vous faites l'amour et la plus belle fois que vous avez fait l'amour, c'est la première fois. Vous vous suicidez après.

Jérôme : Mais vous ne le savez jamais, vous vous dites que demain, ça sera peut-être bien.

Daniel Cohn-Bendit : Oui mais quand vous avez 70 berges, si ce n'était pas bien, vous êtes mal barré. Non, c'était un grand moment, un moment extraordinaire, mais j'ai eu d'autres grands moments dans ma vie.

Français ou Allemand

Jérôme : Vous devenez homme politique par hasard finalement ou c'est quelque chose qui vous taraudait depuis le début, ou c'est cette mise en lumière de mai 68 où vous dites « là j'y vais » ?

Daniel Cohn-Bendit : Non, non, parce que pendant longtemps, j'étais entre guillemets révolutionnaire, je n'aurais jamais cru devenir député ou d'aller dans un Parlement. C'est toute une évolution des mouvements, des mouvements alternatifs, des mouvements écolos contre les centrales nucléaires, et tout ça, et puis, à un moment, il y a une prise de conscience de peut-être que de s'investir dans la politique, dans les institutions, ça permettait de faire avancer le schmilblick. Mais ça, c'est une évolution de 30 ans. C'est pas comme ça. Puis, d'abord j'ai été adjoint au Maire à la Ville de Francfort, m'occupant de l'immigration... J'ai mis tout un temps avant de devenir député.

Jérôme : Ça, c'était après que vous ayez été exclu de France, parce que vous étiez allemand, en fait parce que vous aviez agité bien sûr mais par l'excuse que vous étiez allemand.

Daniel Cohn-Bendit : Oui. Et mon frère est français. Et en fait, je suis allemand par hasard, mon frère a été déclaré français à sa naissance en 36, et en 45, quand je suis né, mes parents croyaient aller aux Etats-Unis, donc ils ont dit on ne va pas le déclarer français parce qu'il



sera américain. Mais on n'a pas été aux Etats-Unis, donc après 6 mois on ne pouvait plus me déclarer français, donc j'étais apatride. Et j'ai été apatride jusqu'à l'âge de 13 ans et quand mes parents, enfin ma mère a été en Allemagne rejoindre mon père, mon père m'a dit : il faut que tu réfléchisses, si tu veux, tu peux devenir allemand, et surtout, si tu deviens allemand, tu n'auras pas besoin de faire ton service militaire. Alors qu'en France à l'époque, il fallait faire 2 ans de service militaire. Donc, je suis... parce que les enfants de réfugiés, etc... n'ont pas besoin de faire de service militaire, s'ils ne le veulent pas. Ils peuvent mais... Et donc je dois être le seul Allemand au monde qui soit devenu allemand pour ne pas être un soldat. Il faut dire que c'est pas mal non ?

Jérôme : C'est pas mal. Effectivement.



L'Europe

Jérôme : Vous entrez à l'Europe, au Parlement Européen en 1994...

Daniel Cohn-Bendit : En 94, c'est ça.

Jérôme : Où vous allez rester 20 ans finalement.

Daniel Cohn-Bendit : 20 ans, exactement. 4 x 5.

Jérôme : Vous avez l'impression que vous avez changé quelque chose ? Que vous dites, c'est le travail de 30 ans, se dire si je rentre dans l'Institution, peut-être que je vais pouvoir faire quelque chose. Est-ce qu'à l'arrivée, tout cela a servi à quelque chose ? Ou votre vie, c'est comme celle de tout homme ? Vous êtes passé, vous allez repartir, point à la ligne.

Daniel Cohn-Bendit : D'abord ma vie, c'est comme celle de tout homme. Il y a un début, il y a une période et puis il y a une fin.

Jérôme : Ce que je veux dire, c'est que vous savez très bien qu'il y en a qui laissent plus de traces que d'autres.



Daniel Cohn-Bendit : Moi je crois, vous savez, j'étais d'abord adjoint au Maire, je m'occupais de l'immigration, je prétends qu'on a discuté de l'Allemagne, de l'immigration, d'accepter l'immigration et tout ça, il y a une période avant cette expérience de cet office multiculturel, adjoint au Maire aux affaires multiculturelles à Francfort, il y a un avant et un après dans le débat en Allemagne, il y a un avant Cohn-Bendit et un après. Et je crois que alors, pas sur l'Europe, c'est... mais je crois que pendant, de plus en plus et jusqu'à la fin, 20 ans après, j'ai incarné, j'incarne toujours, même si je ne suis plus député, une certaine idée, un espoir de l'Europe. Et je crois que c'est ça qui me définit. D'ailleurs, quand je passe au Parlement Européen c'est marrant les gens me disent : tu nous manques. Il manque tes interventions. Et quand je fais la tournée pour le bouquin, que je fais en ce moment...

Jérôme : De vos chroniques d'Europe 1.

Daniel Cohn-Bendit : Oui, de « L'humeur » - vous l'avez, là.

Jérôme : Oui. Je le montre, hein, vendons ! Vous allez me payer à la fin, je vous préviens.

Daniel Cohn-Bendit : Oui à la fin... pas de problème. Donc, j'ai fait des débats, j'ai été dans une Fac à Montpellier, tout ça, et les jeunes viennent me voir après, ils me disent : mais tu n'avais pas le droit de partir. Quand tu parles de l'Europe, on comprend. Et je crois que c'est ça, j'ai laissé une trace, d'une possibilité, d'une idée de ce que pourrait être l'Europe. Alors c'est rien, et c'est important en même temps.

Jérôme : En quoi c'est rien et en quoi c'est important ?

Daniel Cohn-Bendit : Ben, c'est rien parce que vous allez me dire, il n'a pas encore changé l'Europe !

Jérôme : Non.

Daniel Cohn-Bendit : Mais c'est important, parce qu'il a laissé un espoir d'Europe. Enfin, il a laissé, il incarne un espoir d'Europe.

Jérôme : C'est un gros bilan ou vous vous dites : oh finalement, j'ai fait beaucoup de bruit !

Daniel Cohn-Bendit : Non, c'est un grand bilan.

Jérôme : C'est un grand bilan.

Daniel Cohn-Bendit : Oui, c'est important et c'est vrai que quand je me retrouve face à des jeunes qui me disent : t'avais pas le droit de partir, c'est pas que j'ai mauvaise conscience, mais c'est touchant et ça me fait un peu bizarre.

Jérôme : Mais plein de gens ont votre conscience politique, d'espoir pour l'Europe, etc... alors vous, ce qui marquait et ce qui m'a marqué moi aussi, c'est votre côté saltimbanque, c'est votre côté prise de parole impressionnant, vous avez un charisme incroyable, une fois que vous vous mettez à parler à une tribune, est-ce que la seule différence entre vous et les autres, c'est celle-là, qui ne tiendrait finalement alors que du détail ?

Daniel Cohn-Bendit : Heu... oui, je crois que ma force, oui c'est ma capacité de parler et d'intervenir. Alors est-ce que c'est un détail ? Là, j'ai fait un débat l'autre jour et il y a un journaliste américain qui a dit, et ça m'a fait réfléchir : « heureusement que ce n'est pas un fasciste, parce qu'il emmènerait tout le monde de l'autre côté ».

Jérôme : Je pense qu'il a entièrement raison.

Daniel Cohn-Bendit : Mais oui, mais ça, c'est... oui, c'est difficile. C'est vrai que ce côté, alors peut-être des fois, je me laisse aller et de séduire une salle, ça devient, pas une maladie, ça serait trop con, mais ça devient comme ça un désir bizarre.



Jérôme : Excitant.

Daniel Cohn-Bendit : Oui.

Jérôme : Est-ce qu'il vous est souvent arrivé dans la vie, dans la vie de tous les jours, de ne pas obtenir ce que vous vouliez avec cette force de persuasion que vous avez ?

Daniel Cohn-Bendit : Ben, ça dépend ce qu'on appelle « ne pas obtenir ». Des fois, j'ai fait des flops, des fois je n'ai pas été compris, mais le plus souvent, j'ai... non, je crois que j'ai... non, le plus souvent j'ai réussi à m'imposer sur le moment. Oui.

(son GSM sonne)

Jérôme : C'est quoi, cette chanson ?

Daniel Cohn-Bendit : Je ne sais pas. C'est mon portable.

Le Parlement, c'est chez moi

Jérôme : Eh bien, dites donc, pour un pensionné vous êtes encore relativement demandé.

Daniel Cohn-Bendit : Oui.

Jérôme : Ici, c'est un peu chez vous, hein.

Daniel Cohn-Bendit : C'est chez moi, c'est le Parlement. 20 ans.

Jérôme : C'était agréable ou c'est terriblement routinier ?

Daniel Cohn-Bendit : Ah non, moi j'ai trouvé ça très agréable. Il y avait de la routine évidemment, mais moi j'ai trouvé ça toujours... c'est un vaisseau spatial extra-terrestre mais assez fascinant.

Jérôme : Moi, je suis tout à fait contre parce que les loyers ont explosé à Bruxelles.

Daniel Cohn-Bendit : Ça, c'est une possibilité, c'est vrai. Mais aussi les Institutions européennes laissent beaucoup d'argent aussi dans les caisses de Bruxelles.

Jérôme : Ça, je m'en fous.

Daniel Cohn-Bendit : Oui et non. Mais c'est aussi bien le Parlement que, oui, les Institutions, que l'Otan, que... Mais est-ce que Bruxelles serait une ville aussi intéressante s'il n'y avait pas ça ?

Jérôme : Bien sûr, vous avez raison.

Daniel Cohn-Bendit : Hein ?

Jérôme : Vous avez totalement raison.

Daniel Cohn-Bendit : Même pour un chauffeur de taxi, c'est pas mal.

Jérôme : Moi, ça fait mes affaires.

Daniel Cohn-Bendit : D'accord.

Jérôme : De ce côté-là, ça fait mes affaires. Effectivement.

Le peuple et la politique

Jérôme : Vous avez l'impression qu'on a besoin, nous le peuple, d'être réconciliés avec la politique, que nous on ne comprend plus exactement ce que c'est, que vous comprenez parce que c'est votre quotidien, vous en comprenez les arcanes, mais que nous, à travers la communication qui en est faite dans les médias, on ne comprend plus exactement les tenants et les aboutissants de votre profession ?



Daniel Cohn-Bendit : Mais, même moi, des fois je ne comprends pas.

Jérôme : C'est rassurant.

Daniel Cohn-Bendit : Je ne dirais pas qu'il faut... Non, il faut que les... il faut que ceux qui font de la politique, disons, non pas suivent ce qu'on appelle « le peuple », mais aient une manière de s'exprimer qui puisse être comprise, critiquée, refusée par le peuple et non pas en disant : je n'ai rien compris mais en disant : ça je veux ou ça je ne veux pas. Je crois que la politique, mais c'est plus facilement décrit comme ça que fait, parce que le monde est vraiment très compliqué, très complexe, tout est plein de contradictions, et le danger d'une certaine politique, d'un certain populisme par exemple, c'est le « y'a qu'à ». Il n'y a qu'à faire ça, il n'y a qu'à sortir de l'Euro, faire un bras d'honneur à la mondialisation, vider la moitié des immigrés, et tout ira bien. Je veux dire, il y a aussi cette volonté aujourd'hui de simplifier, de parler directement et de dire n'importe quoi. Donc, il faut trouver entre les deux.

Jérôme : Pourquoi si peu y parviennent ? Alors qu'a priori si vous êtes tous à ces places-là de la société, c'est que vous êtes tous relativement intelligents, alors pourquoi si peu y parviennent ?

Daniel Cohn-Bendit : Attention, attention, ça c'est pas dit, hein.

Jérôme : C'est pas dit ?

Daniel Cohn-Bendit : Non, non. C'est comme si on disait : tous les chauffeurs de taxi sont ceci...

Jérôme : Non, vous savez bien que ce n'est pas la même chose.

Daniel Cohn-Bendit : Pourquoi ?

Jérôme : Mais parce que je pense que faire une carrière de chauffeur de taxi, c'est plus simple et plus abordable pour tout le monde, et sans dire de mal d'un ou l'autre, bien évidemment, mais a priori, on s'attend quand même, et c'est pas insulter personne, trouver plus d'intellectuels au Parlement Européen que dans la profession de chauffeur de taxi.

Daniel Cohn-Bendit : Non, mais il y a... oui, je ne sais pas... Si au moins les politiques lisaient, intellectuels, autre chose que des rapports ou des machins, déjà on se porterait mieux. Moi je crois qu'il y a une monomanie, on est monomaniac, chez beaucoup de politiques qui en fait ne connaissent que les réunions, des rapports, etc... et toute une dimension de la vie, que ce soit du cinéma, que ça soit de la littérature, que ça soit du théâtre et tout ça, ils n'en ont rien à cirer. Je trouve ça très dangereux. Non, mais je voulais dire, les chauffeurs de taxi pour y revenir, il y a des chauffeurs de taxi sympas, il y en a qui sont vraiment très désagréables, et pourquoi ? Pourquoi ils sont désagréables ? On leur demande quelque chose, c'est à peine s'ils vous répondent...

Jérôme : Parce qu'ils sont parisiens. Ici, non.

Daniel Cohn-Bendit : Non, même à Bruxelles. Enfin bon.

Jérôme : J'en connais pas.

Daniel Cohn-Bendit : D'accord. Non, je veux dire par là que... vous savez les politiques, il ne faut pas se faire d'illusions, ce sont des « gens » plus ou moins normaux, donc il y en a des biens, il y en a des pas biens...

Jérôme : Ce que vous dites est extrêmement inquiétant.

Daniel Cohn-Bendit : Pourquoi ?



Jérôme : Parce que les politiques qui nous représentent, ça ne devraient pas être des gens plus ou moins normaux, ça devrait être des gens qui ont des capacités de rassemblement, de discernement, d'analyse, supérieures aux miennes.

Daniel Cohn-Bendit : Mais non.

Jérôme : Mais pourquoi ? Je n'ai pas envie d'être dirigé par un plus con que moi.

Daniel Cohn-Bendit : Oui mais ceux qui vous dirigent croient justement qu'ils sont moins cons, et c'est pas toujours le cas, donc c'est pas mieux non plus. Non, je veux dire par là que vous avez des politiques qui sont inintéressants, qui sont des ploucs, et il y en a d'autres qui sont... et c'est dans toutes les familles politiques, hein ! c'est pas : là c'est les bons, et là c'est les mauvais. Non, vous avez des politiques, ce sont des personnes ouvertes et d'autres sont fermées complètement, disons, que sur leur petite histoire, ou alors sur leur parti, tout ça, non vous avez de tout et je crois que la difficulté des politiques aujourd'hui, c'est de... en fait c'est, voilà, ils ont à résoudre un certain nombre de problèmes et dès qu'il y a une difficulté, ils ont peur de l'extérieur, donc ils se replient dans un monde à eux. C'est ça, un des grands problèmes.



Il faut de tout pour faire un Parlement Européen

Jérôme : Vous avez été au Parlement Européen pendant 20 ans et le portrait que vous m'en faites, c'est : ne faites pas trop confiance à ces gens-là...

Daniel Cohn-Bendit : Non...

Jérôme : C'est quand même relativement une bande d'incapables. Soit ils n'ont pas le courage de s'opposer...

Daniel Cohn-Bendit : Non, il y en a des comme ça, il y en a des comme ci, j'ai dit. C'est pas la même chose. Je dis que ce n'est pas vrai que, parce que quelqu'un est devenu un politique, que c'est quelqu'un qui comprend la situation. Il y en a oui, il n'y en a pas, c'est ça, c'est... il



faut de tout pour faire un monde. Il faut de tout pour faire un monde politique, il faut de tout pour faire un Parlement Européen.

Jérôme : Mais vous ne trouvez pas que ce serait quand même nettement plus idéal d'avoir à la tête de nos états et peut-être encore plus à la tête de l'Europe, des gens qui ont de la culture, justement vous en parliez, le cinéma, les livres, le théâtre, qui ont des valeurs peut-être humanistes plus importantes...qui n'ont pas peur de s'opposer...

Daniel Cohn-Bendit : Il y en a.

Jérôme : Oui, mais pas assez visiblement.

Daniel Cohn-Bendit : Oui, il n'y en a pas assez...je veux dire là encore ça dépend aussi comment ils comprennent maintenant leur rôle politique. Prenez un exemple...

Jérôme : Vous avez eu envie de distribuer des baffes toute votre vie ou pas ?

Daniel Cohn-Bendit : Distribuer des baffes ?

Jérôme : A les côtoyer.

Daniel Cohn-Bendit : Oui des fois j'avais envie de leur foutre des baffes, oui, eux ils avaient envie de me foutre des baffes à moi. Mais vous avez un type comme Barroso, Barroso c'était une personne cultivée mais qui était complètement pris dans une idéologie. Ça, aussi c'est un problème. C'est-à-dire qu'il fonctionnait avec une idéologie permanente, une idéologie plus ou moins libérale qui le structurait. Il ne pouvait pas percevoir le monde autrement.

Jérôme : A cause ?

Daniel Cohn-Bendit : A cause, ben, à cause de ce qu'il pensait, de ce qu'il était, de ce qu'il avait dans la tête. Je veux dire, le personnel politique est un personnel avec certaines idéologies, certaines idées, et les uns arrivent à les dépasser, les autres non.

La culture c'est l'écologie mentale

Jérôme : Vous parlez de culture, de livres, de films, de théâtre etc... vous, est-ce que vous étiez dans la partie des hommes politiques qui s'intéressent aussi à ce qu'il y a en dehors des rapports, en dehors du Parlement, en dehors de la structure politique ?

Daniel Cohn-Bendit : Moi j'étais... pendant 10 ans, j'animais un club, à la télévision suisse, de littérature. Donc, j'étais obligé de lire des livres, c'était moi l'animateur, il y avait toujours 4 critiques, non, 3 critiques et une personnalité qu'on invitait, et moi, et chacun présentait un livre et on discutait de ce livre.

Jérôme : Et ça vous a amené quoi, la culture ?

Daniel Cohn-Bendit : Moi j'ai appelé ça de l'écologie mentale. Ça m'ouvrait l'esprit, ça me faisait rêver, ça m'énergait, ça m'obligeait à penser autrement, c'est comme quand je vais au cinéma, voilà ça mobilise des émotions, ça mobilise une manière de voir, de sentir le monde.

Jérôme : Est-ce que c'est vrai que Jean Seberg vous a appelé au téléphone.

Daniel Cohn-Bendit : Absolument.

Jérôme : C'est vrai ?

Daniel Cohn-Bendit : Oui.

Jérôme : Ça doit être la chose la plus frustrante du monde. Avoir la plus belle femme du monde qui vous appelle au téléphone.



Daniel Cohn-Bendit : Non, c'est pire. Jean Seberg... Je reçois un coup de téléphone. Bonjour, ici... J'étais en Allemagne, c'était juste après, 1 an, 6 mois après la levée de mon interdiction de séjour. Bonjour, ici Jean Seberg. Elle avait un petit accent. Voilà, je voudrais te parler. Pourquoi ? Ben parce que, c'est une histoire compliquée, je dois faire un film avec des Palestiniens, je ne sais pas si je dois le faire ou pas. Alors, on parle 5 minutes. Et je lui dis écoute, je te téléphone la semaine prochaine... non, je te rappelle, je vais voir quand je viens à Paris, je te rappelle. Je raccroche, je téléphone à une copine avec qui j'avais eu une histoire à un moment, une actrice, Marie-France Pisier, et je dis Marie-France..., - c'était fini depuis 10 ans - tu as le numéro de Jean Seberg ? Elle éclate de rire, elle me dit : mais avec ton complexe de Jean Seberg, t'es maintenant adulte. Parce que c'est vrai que...

Jérôme : Vous étiez dingue d'elle.

Daniel Cohn-Bendit : Oui, depuis « A bout de souffle ». C'est pour moi le plus grand film. Le plus grand film c'était «A bout de souffle » et Jean Seberg c'était mes rêves d'adolescent pubertaire, etc... Et donc, je lui dis : t'as le numéro ? Je lui dis : voilà, il y a quelqu'un qui m'a appelé, Jean Seberg... Elle me dit : bon, je vais voir ça. Elle me rappelle ½ h après, elle me donne le numéro. Et c'était le même numéro que m'a laissé Jean Seberg. Donc, je la rappelle, je dis : voilà, je suis à Paris mercredi prochain. Je ne sais plus exactement. Elle me dit : très bien, on va se voir, très bien... Et le lundi d'après on la retrouvait, ou je ne sais plus quel jour, morte dans sa voiture. Donc c'est frustrant, c'est une histoire... c'est un *interruptus* phénoménal.

Jérôme : Ah oui.

La Femme de sa vie

Jérôme : On parle politique, est-ce que les femmes, ça a été l'autre grande histoire de votre vie ? Parce que quand on vous voit vous exprimer devant la foule...

Daniel Cohn-Bendit : Ça, c'est la question...

Jérôme : On se dit il doit être relativement performant à la drague.

Daniel Cohn-Bendit : C'est la question, c'est vrai, c'est une question que posent beaucoup d'hommes. Non, il y a une chose, quand vous êtes quelqu'un de connu, vous avez un avantage, c'est que si vous êtes bisexuel, ou si vous êtes.. ou si vous êtes homo, les femmes, les hommes, mais vous regardent, des regards intéressés, tiens, c'est lui. Et donc, ils découvrent des tas de choses que vous avez positives que si vous êtes un inconnu et vous passez, ils ne découvrirait pas. C'est ça, l'avantage. C'est vrai que maintenant quelqu'un de connu... je veux dire qu'il y a un attrait, on le sait bien, pour le pouvoir mais aussi pour quelqu'un qui est reconnu dans la société. Donc, c'est vrai que ça m'a facilité la vie.

Jérôme : Mais les femmes ça a été l'autre grande histoire ? La belle histoire ? Comme la politique ?

Daniel Cohn-Bendit : Ah oui, j'ai eu des grandes histoires, des petites et des grandes, bon disons, la femme avec qui je vis aujourd'hui, depuis 33 ans, oui 33 ans, avec qui donc j'ai un enfant, c'était LA grande histoire de ma vie.

Jérôme : Vous l'avez rencontrée le jour de l'élection de Mitterrand ou quoi ?

Daniel Cohn-Bendit : Non...



Jérôme : Je fais des calculs.

Daniel Cohn-Bendit : Je l'ai rencontrée en 80. 80-81. C'est vrai, mais un peu avant l'élection de Mitterrand. Non, elle faisait partie du milieu de Francfort, elle était mariée, elle avait un enfant de 2 ans, et puis on a été dans un groupe, on a été aux sports d'hiver ensemble, il y avait tout un groupe, et là, j'ai complètement flashé. Et ça a été, disons pendant 3, 4 mois, ça a été un combat héroïque. Parce qu'elle était mariée, bon c'est pas facile de quitter le père de son enfant... Ça ne s'est pas fait comme ça, je veux dire, ça a été...

Jérôme : Un combat héroïque.

Daniel Cohn-Bendit : ...une intensité justement pour... c'est beau, quoi.

Jérôme : Ah oui.

Daniel Cohn-Bendit : De toute façon, c'est vrai, l'amour c'est beau. Et un couple qui fonctionne, c'est une intelligence de vivre, de recommencer, de vivre une aventure, de ne pas se laisser aller dans le quotidien. Donc, en permanence d'inventer quelque chose, d'aller quelque part, de faire qui fait que ça continue à flamber.

Jérôme : Et vous avez été fort, vous, à ça parce que Dieu sait si par ailleurs vous étiez occupé.

Daniel Cohn-Bendit : Ah oui, mais moi vous savez... il y avait des trucs... moi, par exemple je faisais en sorte que je travaillais 3, 3 jours ½, beaucoup plus tard après, d'abord on vivait ensemble à Francfort là ça allait, mais après même quand j'étais député, je faisais en sorte que... on a eu notre enfant assez tard, eh bien je faisais en sorte qu'au bout de 3 jours, j'étais à nouveau à la maison. 3 jours ½. Et puis, je prenais énormément de vacances. Elle était enseignante, je prenais les vacances scolaires... Pour moi, il fallait... la vie devait s'organiser autour aussi de ce que je faisais et autour des besoins qu'on avait, les envies qu'on avait en tant que couple. Ça devait être les deux.

Jérôme : Pas mal. On n'a pas tous ce bon réflexe.

Daniel Cohn-Bendit : Ben oui, si on ne fait pas gaffe, après on se retourne, on dit : merde y'a plus rien.

Jérôme : Il a quel âge votre fils ?

Daniel Cohn-Bendit : 25 ans. 24 ! Il va avoir 25 ans. Mais moi je suis... j'étais, enfin je suis, j'étais, maintenant il n'est plus là, la mère juive quoi. C'est moi... pas « *over protecting* » mais vraiment, dès le début, j'ai beaucoup, et encore aujourd'hui, on se téléphone tous les 2, 3 jours, on se raconte, on parle de foot, on parle de tout et de rien, on a un lien très fort. Enfin, il a un lien très fort aussi avec sa mère, mais voilà.

Jérôme : C'est quand même vous qui avez été la mère juive. Dites, je vous laisse 2 minutes tout seul, vous pouvez regarder la caméra là si vous voulez et comme vous parlez si bien, je voulais vous lancer... vous nous faites une petite dissertation sur l'amour avec introduction, développement, conclusion ? Je vous laisse.

Daniel Cohn-Bendit : Je vous attends.

Jérôme : Non, vous devez le faire là hein. Improvisation. L'amour, introduction, développement, conclusion. C'est bien ça ?

Daniel Cohn-Bendit : C'est très beau.

Jérôme : Vous avez 4 minutes.

Daniel Cohn-Bendit : 4 minutes. D'accord. Non, mais...

Jérôme : Vous devez le faire, hein !



Daniel Cohn-Bendit : Hein ?

Jérôme : Vous devez le faire.

Daniel Cohn-Bendit : Oui, oui. Mais attendez... L'amour, c'est quelque chose de très simple, c'est quand on tombe amoureux, eh bien, il faut toujours faire de telle manière que l'amour continue à être quelque chose de fort, de chaud, ce que j'ai dit, ne pas se laisser aller, donc c'est tomber amoureux c'est partir à la conquête de quelqu'un et après c'est maintenir quelque chose et la conclusion c'est qu'au bout de 30, 35 ans et bien on a l'impression qu'on est capable comme ça indéfiniment de continuer à inventer quelque chose ensemble. ???

Monsieur, c'est facile.

(retour Jérôme)

Jérôme : Excusez-moi, j'avais faim. Vous voulez un bout ?

Daniel Cohn-Bendit : Non merci. J'ai mangé.

Jérôme : Vous avez fait votre devoir ?

Daniel Cohn-Bendit : Oui, j'ai tout fait. J'ai fait mes devoirs.

Jérôme : Parce qu'après, je vais découvrir qu'en fait vous n'avez rien fait ou ?...

Daniel Cohn-Bendit : Je suis un bon élève.

Jérôme : Vous avez tout fait ?

Daniel Cohn-Bendit : J'ai tout fait.

Jérôme : Vous pouvez me faire un résumé ?

Daniel Cohn-Bendit : Non, je l'ai fait 3 fois.

Jérôme : 3 fois !

Daniel Cohn-Bendit : Ben, c'est ce que je vous ai dit tout à l'heure. Je l'ai fait avant, déjà. Sur l'amour.

Jérôme : Quand on est tout seul, on dit toujours plus de choses...

Daniel Cohn-Bendit : Non.

Jérôme : Pas vous ?

Daniel Cohn-Bendit : Non.

Jérôme : Vous n'êtes pas comme ça ?

Daniel Cohn-Bendit : Non.

Le cinéma

Jérôme : On parlait de Jean Seberg, Godard... vous avez fait, vous, du cinéma ! Parce que Godard, vous l'avez rencontré, en 68.

Daniel Cohn-Bendit : Jean-Luc oui, on a essayé de faire un film ensemble, et puis... après, on a arrêté mais... oui j'étais très copain avec Godard, après on a eu un petit problème pendant certaines années, et puis on s'est retrouvés, oui. J'ai tourné un film, un peu, ça s'appelait, comment il s'appelait... « Un amour à Paris ». Où je joue le rôle d'un 68-ard un peu ringard.

Jérôme : Ah bon.

Daniel Cohn-Bendit : Oui. J'ai fait des documentaires.

Jérôme : « Je l'ai tant aimée la révolution ».

Daniel Cohn-Bendit : Exact.

Jérôme : Ça, c'était pour France 3.



Daniel Cohn-Bendit : Pour France 3, oui.

Jérôme : C'était quoi exactement ?

Daniel Cohn-Bendit : Ben, j'ai été retrouver... c'était donc 10 ans après 68, ou même un peu plus, et j'ai été retrouver des gens qui avaient été dans ces révoltes dans différents pays du monde. C'était donc la révolte, c'était un peu les Etats-Unis, la Hollande, etc... puis après le mythe du prolétariat, il y avait après la lutte armée, les dérives de lutte armée, et enfin la lutte pour la démocratie et les mouvements disons écologiques... antinucléaire, etc... c'était 4 fois une heure.



Jérôme : La révolution, c'est vrai que c'est juste faire le tour de l'axe pour revenir au point zéro ou c'est autre chose ?

Daniel Cohn-Bendit : Il n'y a pas... des révoltes qui sont révolutionnaires, c'est quand les sociétés ont été incapables de se réformer. De faire des réformes. Mais la révolution, c'est des moments de rupture. Il y a des différentes formes, la chute du Mur, la révolution, disons, silencieuse, pacifique, de velours, on l'appelle comme on veut, c'est une forme de révolution. 68, c'était plutôt une révolte qu'une révolution.

Jérôme : Vous l'aimez le monde d'aujourd'hui, vous Daniel ?

Daniel Cohn-Bendit : Je trouve que le monde d'aujourd'hui est angoissant et en même temps, il y a des moments où j'aime ma vie dans ce monde. Oui. Ce serait mentir que de dire que je suis toujours tout simplement angoissé et désespéré. Mais le monde est désespérant, en ce moment.

Jérôme : Ça ne changera pas, hein.

Daniel Cohn-Bendit : Oui ça change, ça évolue, ça dépend si on se fait écraser par un camion ou pas...

Jérôme : Ça n'a rien à voir. Vous pensez que demain, il n'y aura plus un enfant qui va mourir toutes les 5 secondes parce qu'il n'est pas nourri ?



Daniel Cohn-Bendit : Il faut dire la vérité, c'est que c'est toujours terrible mais qu'on a fait des progrès en ce qui concerne, par exemple, ce problème. Depuis une dizaine d'années, on fait des progrès. Donc, je crois qu'on peut arriver à un monde où les enfants ne meurent plus de faim. Comme, disons, il y a de grandes injustices chez nous mais on ne meurt plus de faim. Il y a un système social qui fait que voilà... donc.

Dans l'Europe d'aujourd'hui, la guerre est exclue

Jérôme : Moi, je n'arrive pas en tant que citoyen, je ne parviens pas et j'ai honte, hein, mais je ne parviens pas à avoir une vision autre que désespérante de la classe politique. Je trouve que le spectacle qu'on nous montre est...

Daniel Cohn-Bendit : Vous n'avez pas tort...

Jérôme : ... Pitoyable. Et c'est très embêtant parce que j'ai 40 ans, je suis un adulte, a priori responsable, j'aimerais y croire et personne ne parvient à me convaincre.

Daniel Cohn-Bendit : Oui, mais c'est vrai que le spectacle de la politique aujourd'hui est affligeant. Je suis d'accord. Ça, on l'a dit tout à l'heure, on n'a pas l'impression qu'ils savent très bien où on va, mais ça ne veut pas dire que ça va rester tout le temps comme ça. Il y a, à des moments, des sursauts.

Jérôme : Mais c'est quoi, cet optimisme béat ?

Daniel Cohn-Bendit : C'est pas béat, c'est que de toute façon, c'est ça, la vie, il faut arrêter de croire qu'on va... ça ne va pas de mal en pire, tout le temps, hein ! Ça va mal, mais il y a eu des moments historiques où c'était pire, non ?

Jérôme : Oui.

Daniel Cohn-Bendit : Bon alors ? Donc, ce n'est pas de l'optimisme béat de dire que voilà, on a réussi des choses et puis... On parle de l'Europe, les gens disent : c'est mauvais... Tous les problèmes qu'on a aujourd'hui, c'est quand même extraordinaire que, bon, on n'est pas d'accord avec la politique des Allemands, mais aujourd'hui la guerre est complètement exclue, on se dit : voilà, il faut faire autrement, on se chamaille au Parlement Européen, dans les Institutions européennes, il y a un siècle, on se tapait dessus. Et ça, c'est exclu. Ben, c'est un saut de civilisation incroyable enfin.

Jérôme : C'est vrai.

Daniel Cohn-Bendit : Il faut... Moi je dis : on est incapable de voir, parce que c'est vrai que c'est dur, on est incapable 5 minutes de prendre un peu de recul et de dire : mais nom de Dieu, comparé à cette angoisse permanente qu'il puisse y avoir la guerre chez nous, alors, on me dit : oui, mais maintenant c'est l'Ukraine ! Oui, c'est vrai, il y a d'autres moments chauds, mais dans cet espace qu'on appelle l'Europe aujourd'hui, malgré toutes les bêtises qu'on puisse faire et tout ça, la guerre est exclue. Et ce n'est pas génétiquement obligé.

Jérôme : Non, c'est vrai.

Daniel Cohn-Bendit : Donc, voilà.

Jérôme : Donc, on peut dire que le monde est réussi parce qu'au moins la guerre est exclue ?

Daniel Cohn-Bendit : On peut dire qu'on a réussi en Europe quelque chose de formidable vu l'histoire de l'Europe et l'histoire des pays qui se tapaient dessus.



Jérôme : Ça doit être terrible d'aller au boulot tous les matins, 3 jours ½, prendre sa sacoche et aller en se disant : tout ça va aller très, très lentement.

Daniel Cohn-Bendit : Non, ce n'est pas terrible parce que... (*on lui fait signe*)... non, ce n'est pas terrible parce que je ne me dis pas : tout ça va aller lentement, je me dis : voilà je vais appuyer sur l'accélérateur et peut-être que ça ira plus vite. Mais moi, je ne me lève pas le matin en me disant : je suis désespéré, ça y est, oh lala je vais me faire chier encore au Parlement Européen, ça va être horrible. Non, moi je vois les gens, il y a des gens sympas, il y a des hommes plus ou moins bien habillés, il y a des femmes très belles, il y en a de moins belles, il y a tout un climat qui est très agréable aussi.

Jérôme : On y mange bien paraît-il.

Daniel Cohn-Bendit : On y mange pas mal.

L'artiste de la parole

Jérôme : Est-ce que vous avez comblé vos besoins d'artiste ? Parce que vous dites : j'ai fait un peu de cinéma, j'en ai côtoyé beaucoup des artistes, etc... est-ce que vous avez eu des vraies envies d'artiste que vous avez comblées ou pas ?

Daniel Cohn-Bendit : Ben, mes envies, c'est de faire... oui c'était, l'intérêt spécial c'est de faire des documentaires et là maintenant avec le Brésil, je commence, oui, à combler, je pourrais peut-être vous piquer l'idée du Taxi et faire la même chose à Paris ou à Francfort.

Jérôme : Vous auriez beaucoup de succès.

Daniel Cohn-Bendit : Je ne sais pas, j'en sais rien, il faut voir, mais oui, là en allant comme ça oui j'ai fait... je suis un artiste tous les matins sur Europe, c'est du grand art.

Jérôme : L'art de la chronique.

Daniel Cohn-Bendit : L'art de la chronique c'est spécial. Oui, je suis comblé.

Jérôme : Vous voulez que je remontre une fois votre livre ?

Daniel Cohn-Bendit : Oui, mais moi, c'est spécial, hein ! Je suis le seul où les chroniques sont écrites après avoir été parlées.

Jérôme : Donc, ça c'est vrai ? Quoi ? Vous arrivez à Europe, vous n'avez pas de notes extrêmement écrites ?

Daniel Cohn-Bendit : J'ai... Non, non pas du tout. J'ai quelques lignes, j'ai quelques idées, j'ai une phrase que je veux absolument placer, mais sinon je me laisse aller.

Jérôme : 3 minutes.

Daniel Cohn-Bendit : 3 minutes oui.

Jérôme : Vous avez conscience que c'est un talent rare ?

Daniel Cohn-Bendit : Oui. De toute façon, j'ai conscience d'avoir pour certaines choses un talent rare. Ça serait idiot de le nier. Il y a des choses beaucoup plus difficiles. Il y a des gens qui ont un talent rare pour écrire, moi j'ai un talent rare pour parler, quand je veux écrire c'est plus compliqué.

Jérôme : Vous n'avez qu'à dicter.

Daniel Cohn-Bendit : C'est ce que je fais. Mais je veux dire par là que... oui, il y a...

Jérôme : Poser votre pensée est quelque chose de difficile ?



Daniel Cohn-Bendit : Oui. Enfin non, poser ma pensée mais rester sur le moment, poser ma pensée et la consolider. Dès que je pose ma pensée, toc elle va autre part. Donc, je dois la rattraper. Donc, c'est compliqué. Des fois ça peut être un peu superficiel.

Jérôme : Vous avez tenté en secret d'écrire un roman, d'écrire un film, une pièce de théâtre ?

Daniel Cohn-Bendit : Non.

Jérôme : Est-ce que c'était en vous ?

Daniel Cohn-Bendit : Non, j'ai pas tenté. Non.

Jérôme : Pourquoi ?

Daniel Cohn-Bendit : Oh c'est pas mon truc, j'ai bien rêvé, alors ça existe aussi, je ne sais pas, il y a des moments où je me dis la vie, l'amour entre Heidegger et Hannah Arendt, ça ferait un grand film. Alors ça a été essayé, mais comme ça, il y a des moments historiques, je crois, qui feraient des grands films mais ce n'est pas moi ça. Moi je ne suis pas un créateur à ce niveau.

Jérôme : Hannah Arendt qui était une amie de vos parents.

Daniel Cohn-Bendit : C'est ça, exactement.

Jérôme : Il y a eu un très beau film sur elle. Vous ne l'avez pas aimé ?

Daniel Cohn-Bendit : Le film de Margarethe Von Trotta ?

Jérôme : Oui, qui s'appelle « Hannah Arendt ».

Daniel Cohn-Bendit : Qui s'appelle « Hannah », oui. Oui, mais c'était son problème... c'était sur sa vie autour du procès d'Eichmann, c'est un moment. Non, moi ce que je veux dire, ça c'est un truc fort mais cette idée de cette femme qui doit quitter l'Allemagne, Heidegger qui a été un des philosophes du nazisme, et que malgré tout il l'aimait. (*son téléphone sonne*). Elle l'aimait. Malgré tout ce qui les séparait.



Daniel Cohn-Bendit : C'est un journaliste grec.

Jérôme : Combien vous parlez de langues ?



Les interviews d'Hep Taxi ! Jérôme Colin au volant, le portrait en mouvement de Daniel Cohn -Bendit

Daniel Cohn-Bendit : Français, allemand, anglais, italien, 4. Les jeunes d'aujourd'hui en parlent plus. Beaucoup en tout cas.

Jérôme : C'est vrai ?

Daniel Cohn-Bendit : Ah oui.

Jérôme : Autour de vous alors.

Daniel Cohn-Bendit : Comment ?

Jérôme : Autour de vous.

Daniel Cohn-Bendit : Oui. Mais autour du Parlement...

Jérôme : Ah oui.

Daniel Cohn-Bendit : Et c'est des jeunes, c'est pas des...

Jérôme : Autour du Parlement je peux le croire. Je peux vous dire que dans mon village, non.

Daniel Cohn-Bendit : C'est le village où habite Eddy Merckx ?

Jérôme : Non.

Daniel Cohn-Bendit : Non.

Jérôme : Non, moi j'habite dans le village où habite Julos Beaucarne. Vous connaissez ?

Daniel Cohn-Bendit : Non. Je croyais que tous les Belges habitaient dans le village où habite Eddy Merckx.

Jérôme : Non, c'est trop petit. On n'est pas nombreux mais c'est quand même trop petit.

Les héros

Jérôme : C'est qui vos héros ? Hannah Arendt, j'imagine qu'il y a quelque chose de ça quand même.

Daniel Cohn-Bendit : Oh, il y en a plusieurs. Il y a d'un côté quelqu'un comme, je ne sais pas, vous connaissez Marek Edelman ? Marek Edelman était le plus jeune responsable de la révolte du Ghetto de Varsovie, qui au dernier moment, avant que tous ne soient massacrés, a pu s'échapper, puis il était resté en Pologne après la guerre, il a été toubib, et il a été après dans tout le mouvement Solidarnosc, etc... C'est un personnage très impressionnant. Dans la pensée, il y a eu quelqu'un comme Camus ou Castoriadis, Morin, Edgar Morin, voilà, c'était des héros de la pensée pour moi. Dans les acteurs, quelqu'un, je suis un peu rétro là, Gérard Philippe que j'ai vu quand j'avais 13 ans, je l'ai vu au théâtre jouer « Lorenzaccio » de de Musset, le Prince de Hombourg, c'était formidable.

Jérôme : Et vous qui avez fait Mai 68 alors, c'est rien de le dire, est-ce que Woodstock, est-ce que le rock'n'roll, le psychédéisme, est-ce que ça a été un passage important de vos 20 ans ?

Daniel Cohn-Bendit : Ah oui. Moi j'ai pas été à Woodstock mais j'ai été l'année d'après à l'Ile de Wight.

Jérôme : Oh !

Daniel Cohn-Bendit : Où il y avait un grand...

Jérôme : Vous avez vu Jimmy Hendrix alors.

Daniel Cohn-Bendit : Oui, et puis c'était formidable parce qu'il y avait l'espace avec une barrière et il y avait une colline. Et tous les anars, les libertaires, on a occupé la colline, donc on voyait le concert sans payer, d'ailleurs ce qui a créé d'énormes problèmes pour eux parce



qu'ils ont été en déficit parce qu'il y avait 20.000 personnes qui étaient sur cette colline sans payer.

Jérôme : Ah oui donc vous étiez quand même dans le mouvement, c'était important de se déplacer jusqu'en Angleterre.

Daniel Cohn-Bendit : Oui, absolument. Oui. Mais moi j'ai un souvenir, c'était même avant, j'avais, ça doit être en 67, 66-67, ou 65 je crois, non 65, oh lala je commence à être gâteaux là, j'étais à New-York, enfin j'étais aux Etats-Unis et il y avait un concert de Jean Seberg, c'était à Forest Hill...

Jérôme : Un concert de qui ?

Daniel Cohn-Bendit : Jean Seberg... heu pas Jean Seberg, Joan Baez, vous voyez je suis complètement gâteaux.

Jérôme : On recommence, en 65, il y avait ?

Daniel Cohn-Bendit : Joan Baez, un concert de Joan Baez, à Forest Hill, avant les tournois de tennis ce n'était pas Flushing Meadow, c'était Forest Hill, c'était le grand stade de tennis, et donc, Joan Baez arrivait, le stade était plein, elle commence à chanter, avec sa voix de cristal, magnifique, et au bout d'1/4 d'h, 20 minutes elle dit : vous savez c'est ennuyeux de chanter seule, donc j'ai demandé à un ami de venir chanter avec moi. Et 10.000 personnes se lèvent. J'étais avec un copain, je dis : mais qu'est-ce qu'il se passe ? Il me dit : tu vas voir. Et arrive un petit mec avec une guitare et il commence à chanter, c'était Bob Dylan. Et c'était extraordinaire.

Bob Dylan, Mick Jagger

Jérôme : Vous avez vu Bob Dylan en 65 ?

Daniel Cohn-Bendit : Oui, avec Joan Baez. C'était grandiose. Voilà, donc...

Jérôme : C'est quoi votre chanson préférée de Joan Baez ?

Daniel Cohn-Bendit : La chanson préférée de... c'est « Sacco e Vanzetti ».

Jérôme : Et de Dylan ?

Daniel Cohn-Bendit : Et de Dylan, c'est... ah là c'est plus difficile, c'est « Blowin in the wind » ou « Mister Tambourine Man ». C'est ça. Moi je fais partie d'un comité qui en fait, a demandé au Nobel de donner le Prix Nobel de Littérature à Bob Dylan.

Jérôme : Je veux bien signer.

Daniel Cohn-Bendit : Non, c'est de la grande poésie. C'est de la grande littérature, c'est pas seulement bon... Et ça c'est sous-estimé. Je veux dire, il est complètement dingue. Ses évolutions, son mysticisme à un moment, enfin on peut dire ce qu'on veut mais c'est grandiose, Bob Dylan. C'est vraiment impressionnant.

Jérôme : C'est rigolo ça de faire un comité pour qu'il ait le Nobel.

Daniel Cohn-Bendit : Oui, mais on n'a pas réussi pour l'instant.

Jérôme : Ben, je suis derrière vous, je crois en vous, ce serait très, très juste. « Don't criticize what you can't understand ».

Daniel Cohn-Bendit : Voilà.

Jérôme : C'est très important.

Daniel Cohn-Bendit : Vous avez vu le film sur la vie de Bob Dylan ?



Jérôme : Où il est interprété par différents...

Daniel Cohn-Bendit : Oui. Cate Blanchett...

Jérôme : Elle est dingue.

Daniel Cohn-Bendit : En Bob Dylan, c'est grandiose.

Jérôme : Incroyable.

Daniel Cohn-Bendit : C'est formidable. Alors là vraiment on est sur le cul. Un grand, grand moment de cinéma. Vraiment extraordinaire.

Jérôme : « I'm not there ».

Daniel Cohn-Bendit : « I'm not there », exactement. Alors des fois c'est un peu compliqué ce film, mais la partie avec Cate Blanchett, c'est formidable.

Daniel Cohn-Bendit : C'est pas parce qu'on est en Belgique qu'on doit faire des tas de pavés.

Jérôme : Si, il faut que ce soit difficile.

Daniel Cohn-Bendit : Le Tour des Flandres.



Jérôme : Vous n'avez jamais eu envie de leur mettre Bob Dylan au Parlement Européen ? De leur dire, allez, on va se faire du bien, on va se décontracter, on sera plus intelligent après.

Daniel Cohn-Bendit : C'est une bonne idée. Non, j'ai pas eu ça.

Jérôme : Iggy Pop faisait ça à l'asile, on l'a envoyé à l'asile à un moment Iggy Pop, il était pote avec le mec qui avait la sono pour parler...

Daniel Cohn-Bendit : J'ai une autre histoire marrante.

Jérôme : Allez-y.

Daniel Cohn-Bendit : C'est avec les Stones, avec...

Jérôme : Mick Jagger.



Daniel Cohn-Bendit : Avec Mick. Je suis à Paris, donc on est en... bon le moment, c'est où ils enregistraient leur disque à Paris, donc c'est le fameux... j'oublie le nom pour le moment...

Jérôme : Celui qu'ils ont fait en France c'était à la Villa Nellcote, près de Cannes, qui s'appelle « Sticky Fingers ».

Daniel Cohn-Bendit : Voilà. Exactement. Je suis à la Coupole, à midi, avec mon éditrice, et à côté, tout d'un coup elle me dit : tu sais qui est à côté ? Je dis oui. C'était Mick Jagger. Donc, il était assis à la table d'à côté avec une nana, donc, à un moment, je lui dis... commence à lui parler, je dis vous n'allez pas me connaître mais moi je vous connais, je m'appelle Dany Cohn-Bendit. Oh, Dany the Red, yes I know you... Et je lui dis voilà, je travaille aussi en tant que journaliste, je voudrais vous interviewer. Alors le vous, c'est le you anglais donc c'est plus décontracté. Il me dit of course, of course. Et il me donne son numéro. Et illico, je le perds.

Jérôme : Mais non.

Daniel Cohn-Bendit : Je le jure. C'est horrible hein. Ça, c'est le genre d'*interruptus* dans ma vie...

Jérôme : Il me semble que vous avez eu beaucoup d'*interruptus* d'une brutalité incroyable.

Daniel Cohn-Bendit : Incroyable.

Jérôme : Oh, c'est con.

Daniel Cohn-Bendit : C'est con. Et Joan Baez, elle était venue à Paris, c'était juste avant... oui en 67, le mouvement avait déjà commencé, c'était peut-être même au début 68, et elle voulait discuter avec des étudiants, donc ils avaient loué une salle, la Salle Bullier, où il y avait 1.500 personnes, elle voulait parler aux étudiants parce que c'était le moment de la Guerre du Vietnam et tout ça, bon il y en avait beaucoup qui étaient venus parce qu'ils espéraient qu'elle allait chanter, mais elle voulait vraiment discuter, et elle s'est fait attaquer par tous les marxistes en disant : ouais, mais la non-violence, ça ne peut pas marcher, si tu veux renverser le capitalisme, il faut la révolution, enfin lui faisant une leçon de morale. J'ai piqué une crise, je suis monté devant et je lui ai dit : mais vous êtes complètement ridicule, regardez la force du mouvement contre la Guerre du Vietnam aux Etats-Unis qui est un mouvement pacifiste, et vous vous n'êtes pas capables... enfin j'ai gueulé... Là on a gardé un lien, je l'ai revue plusieurs fois. C'était bien. Mais c'est comme ça, c'est marrant, j'ai comme ça des fulgurances artistiques qui étaient assez marrantes. Par exemple, ça c'était en 67 aussi, au théâtre, à l'Odéon, ils jouaient « Les paravents », de Genet. Il y avait Maria Casarès et Barrault. Et l'Extrême Droite Occident avait décidé d'attaquer le théâtre. L'Extrême Droite à l'époque c'était Madelin, Longuet...

Jérôme : Ok.

Daniel Cohn-Bendit : Ok ?

Jérôme : A cause de Genet.

Daniel Cohn-Bendit : A cause de Genet, « Les paravents » qui était une pièce contre la Guerre d'Algérie. C'était le déshonneur de l'armée française... Pour sauver l'honneur de l'armée française. Et nous, on avait décidé donc de protéger le théâtre. Donc, on s'était mis devant et on avait protégé le théâtre, les gauchos de Nanterre, etc... et donc une fois que la pièce a eu lieu et tout ça, on a été voir Maria Casarès et Barrault, et Maria Casarès m'a embrassé là sur la



joue droite, non gauche, droite, enfin je ne me lave plus depuis. C'était marrant de les voir. Et quand en 68 l'Odéon a été occupé et que je me suis trouvé en face de Barrault, il m'a dit : mais pourquoi ? Mais pourquoi ? C'était marrant.

Jérôme : Vous lui avez dit quoi ?

Daniel Cohn-Bendit : Ben, je lui ai dit le monde évolue, le monde change, c'est pas contre ton théâtre, c'est...

Jérôme : C'est contre quoi ?

Daniel Cohn-Bendit : Ben, c'était un lieu pour dire : on veut aussi développer une autre idée de culture... C'était marrant.

Jérôme : J'imagine que c'était marrant.



Jérôme : Merci beaucoup.

Daniel Cohn-Bendit : Pas de quoi. On est arrivé ?

Jérôme : Vous voulez montrer une dernière fois votre livre ?

Daniel Cohn-Bendit : Ah mon livre ! Oui, mais c'est vrai, c'est nouveau, des chroniques écrites après les avoir parlées.

Jérôme : C'est pas mal.

Daniel Cohn-Bendit : Allez, ciao. Merci beaucoup.

Jérôme : Merci beaucoup.

Daniel Cohn-Bendit : A la prochaine.

Jérôme : A la prochaine.

